

LE SECRET D'UNE TOMBE

PREMIÈRE PARTIE

LES BONS CŒURS

Emilienne avait dans le cœur tant de bonté, tant de grandeur dans l'âme, qu'elle n'avait même pas un mouvement de colère, un sentiment de haine contre ses indignes parents qui l'avaient pour ainsi dire jetée à la porte, à qui elle devait de ne pas connaître seulement le nom de son père.

Mais elle était fort attendrie en pensant à sa mère adoptive, qui avait su lui tenir lieu de tout, et en se disant : " Que serais-je devenue, si je n'avais pas eu le bonheur de tomber entre ses mains ? "

Elle se rappelait tout ce que lui avait dit Marguerite et, respectueuse des sages paroles de la pauvre morte, elle éloignait de son esprit tout ce qui aurait pu en troubler la sérénité, elle ne laissait pénétrer en elle ni la vanité, ni l'orgueil, ni aucun sentiment de révolte contre sa destinée ; elle se garantissait contre les pensées suggestives d'ambition et de revendication.

Oh ! elle ne songeait guère à cette fortune de ses parents que, sans doute, on lui avait volée ; elle aurait seulement voulu savoir le nom de sa mère et celui de son père, afin de pouvoir les mêler dans ses prières et les prononcer souvent au fond de son cœur.

Emilienne se disposait à replacer dans la boîte et dans le même ordre les diverses pièces du vêtement d'enfant qu'elle avait examinées avec un si profond attendrissement, lorsque, jetant les yeux au fond du coffret, elle y vit une toute petite boîte pareille à celles qui sortent des pharmacies et contiennent des pilules.

Tout de suite elle pensa à cette petite médaille d'argent dont lui avait parlé Marguerite et qu'elle se rappelait, d'ailleurs, avoir portée dans ses années d'enfance.

En proie à une émotion nouvelle, elle ouvrit la petite boîte.

La médaille était là, sur un lit de ouate, avec son cordonnet de soie noire.

La jeune fille la prit, et comme elle avait fait du bonnet, la porta pieusement à ses lèvres.

Comme si elle eût deviné les paroles prononcées par Rosina, sa nourrice, en lui mettant au cou la médaille, Emilienne murmura lentement :

— Peut-être cette médaille a-t-elle appartenu à ma mère ; elle a dû m'être donnée par quelque main amie afin de me porter bonheur.

Elle resta un instant silencieuse et reprit :

— Maman Marguerite l'a enlevée de mon cou dans la crainte que je ne la perde ; mais à présent, je suis une grande fille et raisonnable... Chère petite médaille, continua-t-elle d'une voix mouillée de larmes, tu es tout mon héritage ; je vais te remettre à mon cou et jamais je ne me séparerai de toi !... Oh ! oui, je le sens là, dans mon cœur, tu me porteras bonheur !

Emilienne approcha encore la médaille de ses lèvres, puis elle replaça le vêtement dans le coffret, qu'elle referma et remit dans l'armoire.

Un instant après, elle rentra dans l'atelier qui était aussi sa chambre à coucher.

Elle s'assit près de sa table à ouvrage, prit un crochet et commença un petit ouvrage en employant un peloton de soie noire.

Catherine entra.

— Comment, vous travaillez ! s'exclama-t-elle.

— Oh ! ce que je fais ne me fatigue pas les yeux.

— Qu'est-ce donc ?

— Vous voyez, un cordon.

— Ah ! oui.

— Pour porter à mon cou cette médaille.

— C'est un souvenir ?

— Oui, un souvenir.

— De Marguerite ?

La jeune fille ébaucha un sourire, mais ne répondit pas. Elle ne voulait rien apprendre à Mme Martinet, et pour ne pas mentir, elle se taisait.

Catherine resta quelques instants avec Emilienne, puis se retira, disant qu'elle allait se coucher et conseillait à la jeune fille de ne pas veiller plus longtemps.

Mais la jeune ouvrière tenait à terminer le cordon, et, quand elle se mit au lit, à onze heures, la médaille était pendue à son cou.

Elle fut longue à s'endormir ; elle avait dans la tête un fourmillement de pensées qui chassaient le sommeil. Elle repassait encore dans sa mémoire ce que sa mère adoptive lui avait appris, et elle se promettait de ne jamais oublier les conseils donnés par la chère défunte.

Si elle n'avait plus son père et sa mère, que lui importait sa famille ! Est-ce qu'elle avait besoin de les connaître, de savoir qui ils étaient ces gens qui l'avaient repoussée, jetée aux hasards de la vie, ces gens dont elle avait été l'innocente victime ? Après tout, est-ce qu'elle avait tant que cela à se plaindre de la destinée ? Grâce à ce métier que sa mère adoptive lui avait appris, elle aurait une existence tranquille, elle pourrait sans effroi envisager l'avenir.

E-t-ce qu'elle n'avait pas le droit de se trouver heureuse ?

Elle n'avait pas été vouée à la misère, au malheur, comme on l'aurait voulu, sans doute ; loin de là, elle avait retrouvé une mère, une bonne mère, qui l'avait sagement élevée et tendrement aimée.

Retournant de quelques années en arrière, elle se voyait à Salvignac, ayant un livre à la main et étudiant sa leçon de grammaire, d'histoire ou de géographie sous les yeux de Marguerite, qui lui donnait toutes les explications qu'elle demandait.

Elle croyait sentir encore la douce tiédeur des baisers que lui donnait sa mère le soir quand elle se couchait et le matin à son réveil.

Elle se retrouvait à l'école du village au milieu de ses jeunes compagnes qui l'appelaient Emilienne, Emilienne Lormont.

Eh bien, c'était son nom ; elle n'avait pas besoin d'en avoir un autre.

Le peu qu'elle savait de sa naissance ne pouvait intéresser personne ; elle ne parlerait jamais de cela. Et en prenant cette résolution elle se disait :

— C'est mon secret à moi, à moi seule, je le garderai enfermé dans mon cœur.

Sa tête se chargeait peu à peu des vapeurs du sommeil, ses pensées devenaient confuses, se fondaient dans le vague.

Soudain et comme à travers un nuage, elle vit passer des figures souriantes : Mme Villarceau, M. et Mme Deltel et leur fils.

Le tableau s'effaça, les lèvres de la jeune fille remuèrent et, doucement, laissèrent échapper ce nom : " Lucien ! "

Emilienne dormait.

FIN DE LA PREMIÈRE PARTIE

DEUXIÈME PARTIE

LA MARCHANDE A LA TOILETTE

I.—PÈRE ET GRAND-MÈRE

Mme Villarceau était seule dans son petit salon où rien n'avait été changé depuis la mort du docteur. Du reste, aucune modification n'avait été apportée au mobilier de l'hôtel et la veuve avait tenu à ce que chaque objet occupât la même place.

On voyait toujours à l'angle de la cheminée le fauteuil où le bon docteur s'asseyait quand il tenait ses auditeurs sous la charme de sa conversation.

Au dessus de la cheminée il revivait encore dans le beau portrait, un chef-d'œuvre de Bonnat, que l'on avait admiré à l'exposition des Beaux-Arts de 1874.

Mme Villarceau était toujours parfaitement conservée. C'est à peine si quelques fils argentés sillonnaient sa chevelure bien lisse. Ses yeux gardaient leur vivacité et leur limpidité, et si le teint n'avait plus la fraîcheur de la jeunesse, la peau était encore exempte de rides.

Elle portait la tête droite ; sa taille un peu forte n'était pas courbée par l'âge et il était difficile d'admettre, en la voyant, qu'elle eût dépassé la soixantaine.

Le culte de son cher mari était dans son cœur comme aux premiers jours de deuil ; mais il n'y avait aucune ostentation dans ses regrets ; elle évitait soigneusement de communiquer aux autres la contagion de sa tristesse.

Elle apportait dans les réunions de la famille et dans le cercle des relations que lui imposait sa situation sociale, une aménité qui ne se démentait jamais, cette sérénité d'humeur qui donne tant de charme au commerce des vieillards dont les glaces de l'âge n'ont pas refroidi la jeunesse du cœur.

Elle tenait à la main un livre, dont les feuillets n'était pas encore coupés, et paraissait le lire avec un vif intérêt lorsque la femme de chambre entr'ouvrant la porte après avoir frappé, annonça :

— Monsieur Lebrun.

— Faites entrer, dit Mme Villarceau.

Elle ferma aussitôt son livre, qu'elle posa sur le guéridon.

Le sculpteur sur bois avait bien vieilli, ses cheveux étaient tout blancs ; des rides profondes creusaient son visage très maigre. Le profil de son visage qui avait toujours été en harmonie avec le caractère ferme et résolu de Lebrun, présentait ses lignes anguleuses encore accentuées ; mais l'expression de bonté répandue sur la physionomie n'en n'était pas altérée.

Quoique la mise du sculpteur fût très convenable, la façon dont il portait ses vêtements révélait toujours le même dédain de la recherche et de l'élégance.

Lebrun était de ces hommes qui aiment mieux être que paraître.

— Bonjour, cher monsieur Lebrun, lui dit Mme Villarceau, en lui présentant la main, savez-vous que vous vous faites bien rare ici ?

— Le travail me laisse peu de loisirs, madame, puis je crains d'être importun.

— Importun ! quel vilain mot ! Est-ce que vous pouvez l'être jamais ? Vous avez été l'ami de mon mari, vous êtes notre ami à tous et vous serez toujours le bienvenu dans cette maison.